

LES ÉDITIONS LA SOCIÉTÉ

les Inrockuptibles

DU 15 AU 21 JANVIER 2003 - N° 372

ELECTRO LIBR
enfin l'album de Cosm

CINÉMA INCOR
l'amour hors norme de
"L.I.E. (Long Island Exp

+ GUIDE DES SO

+ GUIDE TV/RAD

Nick Tosches

LA REVANCHE DU LIVRE

*Du rock à Dante, chroniques
des bas-fonds de l'Amérique*

ESPAGNE 3,60 € - SUISSE 5,30 € - LUXEMBOURG 3,30 € - MAROC 3,90 € - ALGERIE 3,90 € - BELGIQUE 3,60 € - ROYAUME-UNI 2,60 GBP - CANADA 5,50 CAD - PORTUGAL cont. 3,60 € - ROYAUME-UNI 2,60 GBP - ESPAGNE 3,60 € - GRÈCE 3,60 € - ITALIE 3,60 € - DOMA 4,30 €

PAR NICK TOSCHES

Romancier, journaliste et critique musical, Nick Tosches publie deux livres.

Un déconcertant thriller où les cercles de Dante croisent les gangs de New York et un étrange essai où les poètes antiques côtoient Hank Williams et Patti Smith. L'occasion d'une interview ravageuse sur la littérature et la culture américaines.

Par Bruno Juffin - Photo Renaud Monfourny

DOUBLE DÉTENTE

>>>

Pareille éruption poétique ne court pas les rues. Et encore moins les salons d'un hôtel où le prix des vêtements arborés par des Américains en vacances doit avoisiner celui d'une voiture de moyenne cylindrée. Au milieu d'un entretien sans tabous, le débit d'un monsieur à dégaine de vieil affranchi de Little Italy se met soudain à sprinter comme une chanson des Ramones. Car pour faire un sort à ce qui, aux Etats-Unis, a longtemps tenu lieu de famille royale, Nick Tosches, 54 ans, offre une démonstration inopinée de célérité iconoclaste : "Tuez-moi un Kennedy/C'est ça ma conception des préliminaires amoureux/Apportez-moi sur un plateau d'argent/Sa foutue tête d'Irlandais à face de cochon..." Infiniment plus véloce que l'interprétation déclamée en mars 2001 au Centre Pompidou, cette version dragster de *My Kind of Loving* allume dans la prunelle de son auteur une lueur qui ne s'éteindra plus. Quand, l'heure de la dédicace venue, l'homme de lettres hilare barre négligemment le titre de son dernier roman pour lui substituer la mention "dogshit", la cause est entendue : bien plus qu'à n'importe quelle reformation des Sex Pistols, c'est à des écrivains de cet acabit que l'esprit punk doit de survivre aujourd'hui.

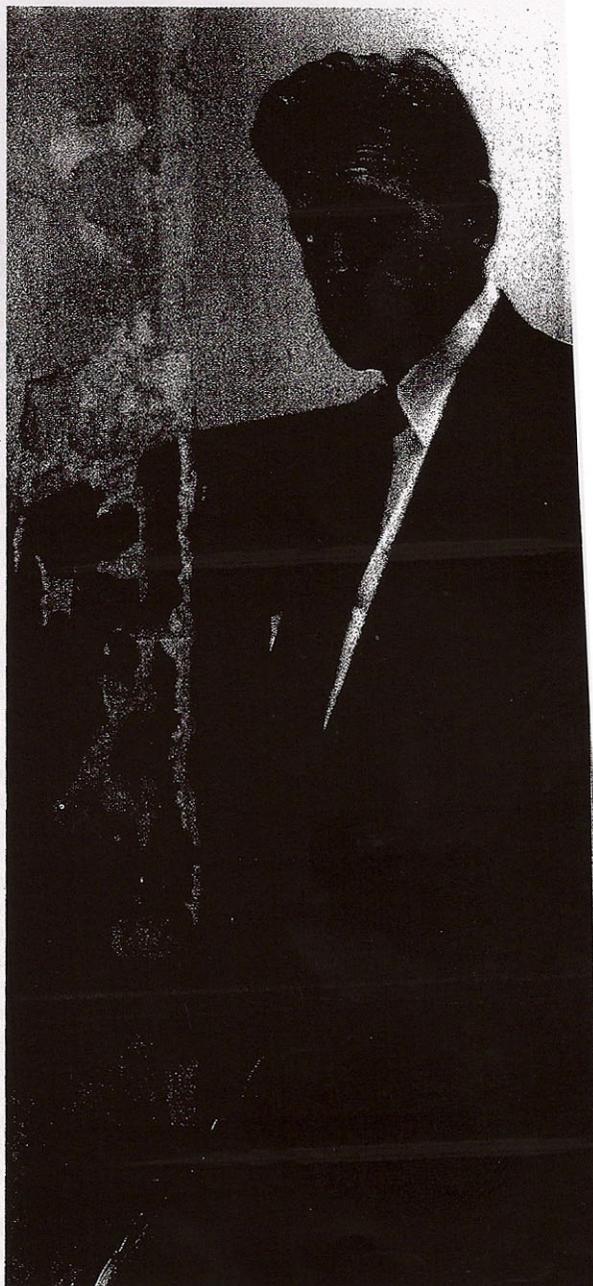
L'esprit et l'écrivain en question, on les rencontra autrefois dans les colonnes de *Creem*, magazine rock'n'roll qui nous fit longtemps guetter le passage d'un facteur ne se doutant guère qu'il apportait des nouvelles fraîches de la planète Detroit (et, parfois, destroy). Frimeur et farceur, le punk avait alors ses héros - Stooges, Velvet, New York Dolls - et ses hérauts - Lester Bangs, Richard Meltzer et Nick Tosches, responsable dès l'été 1970 d'un manifeste intitulé *La Muse punk*. Si tous écrivaient avec une fureur hautement stylée (dont le suivisme de leurs émules parisiens ne donnerait jamais qu'une dérisoire idée), Tosches l'autodidacte fut le premier à deviner le ridicule inhérent à la posture de punk professionnel.

Devenu spécialiste de tout ce que la musique hillbilly cache d'écarlate et de noir sous ses cotillons blancs (*Country*, 1977), il prouve en 1982 que la publication d'une biographie musicale peut se doubler d'un événement littéraire majeur. Car à l'énigme intitulée "roman rock", *Hellfire* fournit une magistrale

"J'habite tout près du World Trade Center, et après l'attentat, je ne me suis pas allongé sur un divan de psychanalyste. J'ai juste eu envie de manger une pizza en écoutant Jumpin' Jack Flash."

réponse. Si on sait assez bien ce que peut refléter un miroir qui se promène sur la grande route country (ou baguenaude sur le boulevard du blues), *Hellfire* dépasse la simple chronique sociale pour plonger au cœur volcanique et jusqu'alors inexploré du rock'n'roll. En relevant le défi que lance à la prose cette musique du dérèglement (des sens, de la syntaxe et du lien social), Tosches fait de Jerry Lee Lewis le conquérant d'un monde d'outre-raison, le héros faulknérien (tendance Snopes plus que Sartoris) d'une épopée de l'embrasement. Grand livre tragique - le rock'n'roll consomme ceux par qui il existe -, *Hellfire* est aussi la première d'une série d'enquêtes journalistiques érudites - jusqu'au maniaque - consacrées au financier mafieux Michele Sindona (*Power on Earth*, 1986), au crooner Dean Martin (*Dino*, 1992), au boxeur noir Sonny Liston (*The Devil and Sonny Liston*, 2000) ou à Emmett Miller, insaisissable figure du jazz et de la country préhistorique (*Where Dead Voices Gather*, 2001).

Parallèlement, Tosches écrit des romans. En 1988, *La Religion des ratés* mêle éléments autobiographiques, incursion dans les effroyables bas-fonds de Times Square et évocation des ombres



mafieuses côtoyées durant l'enfance ; en 1994, le volumineux *Trinités* prend la forme d'un thriller apocalyptique, où trafiquants de drogue asiatiques et italiens jouent à saute-continent. Dans cette fresque noire, écrite durant "une interminable descente au fond d'un gouffre d'obscurité", de déconcertantes méditations métaphysiques mettent à contribution les textes sacrés babyloniens, hindous, grecs ou hébreux : capable de pratiquer le canular potache - d'après lui, les premiers vagissements du rock'n'roll remonteraient ainsi à une paire de chansons du début du XVII^e siècle (*Devil's Bitche* et *Drunk Negar*) - comme d'étaler à l'improviste son impressionnante culture classique, Tosches pratique depuis toujours provocation et art du contre-pied. Au risque de dégainer un vocabulaire sulfureux, pour secouer aux Etats-Unis, et notamment dans les grands médias, ceux qui aseptisent le langage, castrant l'expression et normalisent depuis une quinzaine d'années la pensée.

Polémiste féroce, Tosches peut donc, lors d'une interview durant laquelle tout souci d'autopromotion disparaît au profit de confidences de pilier de bar poète, se transformer en performer trompe-

la-mort et aligner les philippiques terroristes. Mais également faire preuve d'une modestie complice inattendue chez un homme capable d'intituler (d'après Nietzsche) un de ses articles *Why I Am Great*, de s'autoproclamer "léopard" dans un monde de "caniches" et d'annoncer des années à l'avance la sortie d'un roman doublé d'une "lettre piégée", destiné à mettre "en pièces le visage et les mains de ce qu'on appelle la culture et de ce qu'on appelle l'Histoire" et devant se dérouler "au début des XIV^e et XXI^e siècles".

Sachant ménager ses effets, il en avait même publié en guise de teaser (dans *The Nick Tosches Reader*, généreux recueil de morceaux choisis paru en 2000 chez Da Capo) l'énigmatique phrase d'ouverture : "Louie ôta son soutien-gorge et le jeta sur le cercueil."

ENTRETIEN > Nick Tosches - La première phrase de *La Main de Dante* est une invitation lancée au lecteur, une façon de le forcer à imaginer ce qu'a bien pu faire Louie, et à révéler ainsi ses propres rêves inavouables. On ne saura jamais ce qu'a fait Louie, s'il vient de commettre un ou plusieurs meurtres, ou de se rendre dans un bordel spécialisé dans la réalisation de fantasmes ultra tordus...

Louie n'est pas le personnage le plus mystérieux du roman. Un certain Nick Tosches y fait de bien étranges choses.

Le Nick Tosches de *La Main de Dante* n'est bien sûr pas exactement moi. Je n'ai jamais flingué personne (rires). Néanmoins, le roman contient des éléments autobiographiques. Par exemple,

un de mes souvenirs les plus anciens remonte à un jour d'été pluvieux, où un couvercle de nuages écrasait Jersey City et donnait une lumière grisâtre vraiment effrayante. J'avais cinq ans, je marchais dans une rue que le vent avait vidée de tous ses passants, et je suis tombé sur un gamin un peu plus âgé que moi, un petit dur qui tirait un chariot rouillé plein de vieux journaux. Il a sorti un couteau de la pile de journaux, et il m'a demandé : "Hé, petit, tu as envie de mourir ?". Ce jour-là, je m'en suis sorti, mais c'est une question qui, par la suite, n'a jamais cessé de me hanter, surtout lors des périodes où j'adoptais les comportements les plus autodestructeurs. "Tu as envie de vivre ou de mourir ?" C'est une question que je me suis posé pendant bien des nuits solitaires.

Vous avez grandi dans le milieu de la Mafia, où ce genre de question n'avait pas simplement une portée abstraite.

En fait, le terme "mafia" est un mot purement sicilien, il n'y a pas de Mafia aux USA, le milieu américain a toujours été à moitié juif. J'ai grandi parmi des gens de ce milieu, dont certains étaient de vieux messieurs et d'autres de jeunes têtes brûlées, alors ensuite j'ai écrit

sur eux, en suivant le conseil de Faulkner : "Écris sur ce que tu connais." J'ai grandi dans plusieurs cercles de Little Italy, au sens où l'on parle des cercles du paradis ou de l'enfer. Certaines des personnes que j'y ai côtoyées étaient dangereuses, d'autres avaient un sens moral beaucoup plus strict que les gens qui travaillent dans la finance et qui vendraient leur mère pour toucher une commission.

A quel moment vous êtes-vous éloigné de ce milieu pour vous tourner vers l'écriture ?

Ça s'est produit quand j'allais avoir seize ans, pendant l'été 1965, celui où les Rolling Stones ont sorti *Satisfaction*, où, sur une plage crasseuse du New Jersey, j'ai lu *Last Exit to Brooklyn* d'Hubert Selby Jr., et où Dylan a sorti *Highway 61 Revisited*. C'est alors que j'ai compris que le rock'n'roll pouvait être aussi poétique que la littérature et que la littérature pouvait être aussi excitante que le rock'n'roll. Ce fut un été miraculeux. Je me suis mis à avaler les livres, et j'ai réalisé que non seulement j'avais envie d'écrire, ce qui avait toujours été le cas, mais que peut-être j'en serais capable.

C'est dans la presse rock que vous avez publié vos premiers poèmes et articles.

Au début des années 70, il existait un type de journaux qui a disparu depuis, des magazines comme *Fusion*, qui était publié à Boston, ou *Creem*, qui était basé dans une ferme du Michigan.

Aujourd'hui, pour les jeunes journalistes, il n'y a plus de moyen terme entre les fanzines et les gros magazines sur papier glacé. Mais à l'époque où j'ai débuté, il y avait des publications qui étaient ouvertes, où on était libre d'écrire à peu près n'importe quoi, sans que ce soit forcément à propos du rock'n'roll, mais à condition que ce soit écrit dans un style rock'n'roll. C'était avant que les publicitaires prennent le

pouvoir et commencent à dire "Ah non, vous ne pouvez pas dire ça à propos de ce produit". Donc des journaux comme *Creem* étaient une formidable école pour qui voulait apprendre à écrire, il y avait un véritable esprit de conspiration. On se disait les uns aux autres "Hey, mec, laisse-moi te lire ça, pour voir si ça te fait rire, si ça a du tonus..." On pouvait écrire des articles délirants, et être payé vingt-cinq dollars, de quoi aller s'acheter un poulet rôti, un litre de lait, et avoir encore les moyens d'aller se saouler. Alors que maintenant, la seule question qui compte, c'est de savoir combien untel a gagné pour un article publié dans *Vanity Fair*, ou avec qui il a déjeuné.

A la fin des années 70, vous avez commencé à écrire pour *Creem* une série d'articles, publiés depuis sous le titre de *Héros oubliés du rock'n'roll*. Déjà, vous vous plongiez dans les détails obscurs dont sont jonchées les carrières de chanteurs méconnus.

J'ai toujours été fasciné par les racines des choses, je trouve toujours stupéfiant de découvrir, par exemple, un vers d'un vieux blues et de m'apercevoir que c'est une parfaite traduction d'un vers de Virgile que personne n'avait jusqu'à présent été capable de traduire. Et pourtant il n'y a, à l'évidence, aucun lien direct entre le chanteur de blues et Virgile. Mais j'aime le fait que la poésie ou la mythologie puissent ainsi littéralement flotter dans l'air, et qu'à des époques différentes des gens puissent les cueillir. Je crois que ces détails obscurs jettent une lumière indispensable sur les œuvres les plus célèbres. En fait, si nous ignorons les >>>

**"Pourquoi personne ne fait-
exploser une bombe à Grac
pour nous débarrasser
du culte d'Elvis ? ou sur la f
de San Andreas, pour balan
Hollywood dans l'océan ?"**

Paris, 2000

© David Baick

>>> détails, nous ignorons tout. Le sens des choses, ce n'est pas dans les gros titres de la presse quotidienne que vous le trouverez, et ce n'est pas non plus dans une étude universitaire qui prétend mettre une œuvre en perspective, c'est dans le détail de la façon dont une lettre a été écrite, ou dont une chanson a été écrite, ou, dans certains cas, volée. Ce genre de soi-disant détail me passionne vraiment.

Dans votre nouvel ouvrage musical, *Blackface*, vous opposez la langue de ces antiques chanteurs au jargon américain contemporain, qui est truffé d'emprunts au vocabulaire de la psychanalyse. Au début du rock'n'roll, il y avait une honnêteté incroyable, qui avait un pouvoir libérateur extraordinaire. Alors que maintenant, ce que nous avons, c'est une culture qui nous enferme plus qu'elle ne nous libère. C'est comme si tous les jours il y avait un nouveau mot que nous ne sommes pas censés employer, une nouvelle pensée que nous ne sommes pas censés penser, un nouveau livre que nous ne sommes pas censés lire, un nouvel acte sexuel que nous ne sommes pas censés envisager. Les gens épiloguent à propos de la peine de mort, mais ils ne se rendent pas compte qu'ils l'ont déjà acceptée pour eux-mêmes. Arrivés à mi-vie, ils ont déjà été condamnés à la peine de mort, d'un point de vue moral. Ils emploient des mots qui ne veulent rien dire, parce qu'ils les ont entendus à la télé, ou lus dans la presse dite sérieuse. Mais ce sont des mots qui tuent l'émotion véritable, la pensée, et finalement détruisent l'humanité même des gens.

Des mots comme "closure" (approximativement, "aboutissement du travail de deuil") ?

"Closure" ! Quel mot répugnant ! C'est comme "processus de guérison", "travail sur soi-même"... Ce genre de charabia, c'est une

"Je ne lis pas tellement les écrivains contemporains. La vie est courte, et une seule ligne de Virgile ou de Dante peut m'apporter beaucoup plus que vingt romans contemporains."

maladie du langage, une véritable maladie ! Et pourtant, dans notre culture, c'est censé aider les gens à guérir, alors qu'en fait, ça les tue, mentalement et moralement. C'est vraiment triste, ça me rend mélancolique, ça me fait accepter la solitude. Je préfère être seul et lire Christopher Marlowe plutôt que de perdre mon temps avec quelqu'un qui utilise

ce genre de mots creux, ou qui croit à ce genre de sagesse illusoire. J'habite tout près du World Trade Center, et après l'attentat qui l'a détruit, je ne me suis pas allongé sur un divan de psychanalyste. J'ai juste eu envie de manger une pizza en écoutant *Jumpin' Jack Flash*, des Rolling Stones ; pour le texte : "J'ai été élevé par une mégère barbu et édentée/J'ai été éduqué à coups de fouet... Mais tout va bien maintenant, en fait c'est le pied..." Ça, c'est une superbe chanson sur la survie, que vous pouvez utiliser à bien des moments de votre vie. Et vous n'entendrez jamais les Stones utiliser le mot "closure" dans une chanson. Ou alors, ça sera une chanson sacrément drôle ! (rires)

Des chansons drôles, le héros de votre *Hellfire*, Jerry Lee Lewis, en a chantées d'admirables.

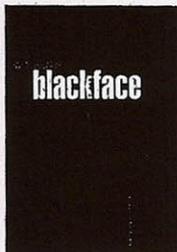
Jerry Lee Lewis était un terroriste, un magnifique terroriste. Quand il chantait des choses comme "Si tu n'aimes pas mes pêches, arrête de secouer mon arbre", ça remplissait certaines personnes de bonheur, et ça fichait une frousse terrible aux autres. Dans son jeu de piano, Jerry Lee mélangeait Apollon et Dionysos, ce qu'il y a de plus cérébral et de plus physique en nous. Le vrai rock'n'roll était une forme de terrorisme, et en même temps ça éveillait à une vie nouvelle ceux qui avaient la chance de percevoir la liberté que cette musique véhiculait, et le courage d'y puiser des leçons de liberté pour leur propre vie.

Et c'est vers cela que nous devrions retourner, en termes de langage, de poésie et de prose. Il faudrait faire exploser la fosse d'aisance

CRITIQUE > Péripéties rouge sang pour *La Main de Dante* et pérégrinations autour de "détritus dépourvus de sens" pour *Blackface*. Des deux nouveaux romans de Tosches, le second, moins ambitieux, est le plus lumineux.

les mains ont des dents

Les deux nouveaux livres de Nick Tosches ont pour principal point commun d'entrer dans la catégorie des enquêtes. Mais si *Blackface* poursuit une entreprise d'archéologie en terre hillbilly, dont les débuts remontent aux années 70, *La Main de Dante* s'aventure (et parfois s'égaré) en terrain inconnu. Voire miné. Car ce roman démesurément téméraire juxtapose, à sept siècles d'intervalle, les recherches menées par Tosches à propos de *La Divine Comédie* et la quête métaphysique qui, d'interlocuteur érudit en vieux sage féru de cabale, entraînera Dante Alighieri lui-même jusqu'aux confins de l'indicible. Un indicible plutôt verbeux, des dialogues abscons, des références ésotériques et une prose pourpre qui envahissent inexorablement ce pan du livre. Mais un roman de Tosches ne pouvant se concevoir sans manigances mafieuses, un quarteron de



truands italo-américains à faire passer les Soprano pour des séraphins entreprend de monnayer auprès de mystérieux collectionneurs le manuscrit (miraculeusement découvert dans les caves du Vatican) de *La Divine Comédie*. S'ensuivent de sanglantes péripiéties, auxquelles se trouve mêlé

un personnage nommé Nick Tosches, chargé par les forbans d'authentifier le manuscrit de Dante, mais décidé à défier un ennemi plus redoutable encore que la pieuvre sicilienne : l'Amérique du prêt-à-penser politiquement correct. Dans ses meilleurs chapitres, *La Main de Dante* se mue ainsi en vitupérant roman kamikazé, où l'aéronef Tosches envoie par le fond le placide porte-avions de l'édition américaine.

Si *La Main de Dante* brasse une pléthore de grandes idées, *Blackface* rappelle que, sous la plume de Tosches, un sujet minuscule peut inspirer un livre admirable. Résumé en une phrase empreinte d'autodérision, le projet de Tosches était ici d'élever "un obélisque aux divinités d'arrière-venelle et aux débris dépourvus de sens qu'emporte le vent". Ou de profiter de l'histoire d'un chanteur longtemps sans visage pour formuler une théorie mal-pensante sur les rapports qu'entretiennent en Amérique musique noire et musique blanche, tout en célébrant une poignée de figures vénérées (Jimmie Rodgers, Jerry Lee Lewis, Bob Dylan) et en alignant une quantité de synonymes de "nigger" à rendre Spike Lee apoplectique. La chronique des pérégrinations

dans laquelle nous vivons. En fait, je suis partisan du terrorisme au niveau physique comme au niveau verbal. Pourquoi personne ne fait-il exploser une bombe à Graceland, pour nous débarrasser du culte d'Elvis ? ou pourquoi pas une bombe sur la faille de San Andreas, pour balancer Hollywood dans l'océan ? Comme ça, ça deviendrait l'Atlantis de la médiocrité. Le matin, quand je bois mon café, j'aimerais bien entendre une nouvelle bombe exploser, ou une balle traverser le cerveau de George Bush, ou Jerry Lee Lewis remonter sur scène, pour chanter "Drinkin' Wine Spo-Dee-O-Dee..."

Une des formes de terrorisme que vous pratiquez consiste à employer un argot racial qui a été éliminé des médias américains. Des mots comme "nègre", "youpin" ou "rital", je les emploie pour nous libérer de l'hypocrisie répressive de la correction politique. Moi-même, je suis un putain de Rital. Et alors ?

Vous attaquez également la littérature américaine contemporaine. En fait, je ne lis pas tellement les écrivains contemporains. Je suis étranger à mon époque. La vie est courte, et il y a tellement de grands anciens que je n'ai pas encore lus. Une seule ligne de Virgile ou de Dante peut m'apporter beaucoup plus que vingt romans contemporains, parce que ces gens-là étaient vraiment des maîtres. Alors j'essaie de m'en tenir à ce qui sera pour moi une source d'inspiration. Je sais que si Philip Roth écrit quelque chose, ça sera bien écrit. Si Hubert Selby écrit quelque chose, ça sera écrit par un homme qui a un véritable sens moral. Et ça, finalement, c'est tout ce qui compte.

D'après *La Main de Dante*, vous ne portez pas non plus l'industrie de l'édition dans votre cœur.

Les gens qui travaillent dans cette industrie, je les ai appelés les "golems", les "hommes de pierre". Mais maintenant ils ne sont même plus faits en pierre, ils sont faits en plâtre, ou en stuc. Oui,

d'Emmett Miller (qui, dans *Country*, avait inspiré à Tosches son premier chapitre de pure fiction) sert ainsi de fil conducteur (au sens électrique du terme) à une évocation aussi poétique que minutieusement documentée de la mystérieuse odyssée pouvant mener une même chanson (ou un même vers) de la country au blues ou des spectacles de vaudeville aux studios d'enregistrement. Fidèle à son beau titre original (*Où les voix défuntes s'assemblent*), *Blackface* fait dialoguer Virgile et Hank Williams, la poétesse grecque Sapho et Patti Smith, le vent frémissant dans les cyprès de la Rome antique et les brises du delta du Mississippi. Portées par une langue d'une élégance et d'une éloquence inouïes (qui tranche singulièrement avec la tonalité funèbre et testamentaire de *La Main de Dante*), les épatantes digressions de Tosches font ainsi de *Blackface* un petit chef-d'œuvre ludique et lumineux.

Bruno Juffin

La Main de Dante (Albin Michel), traduction de l'américain par François Lasquin, 421 pages, 23 €. *Blackface* (Allia), traduction de l'américain par Héroïse Esquié, 319 pages, 18 €.



New York, 2000

c'est ça, ce sont des golems de stuc (*rires*). Mais l'industrie de l'édition, je n'ai plus de liens avec elle. J'ai arrêté d'écrire, et je me sens mieux depuis. Je n'ai pas de liens avec l'industrie de l'édition, je n'ai pas de liens avec l'industrie de la prostitution, je n'ai pas de liens avec l'industrie du meurtre, je n'ai pas de liens avec tout ce qui est sale. Et tant pis si *La Main de Dante* n'est pas un succès commercial. C'est un livre que j'ai écrit pour me purifier, un livre dont je voulais juste pouvoir être fier dans mes vieux jours. Et si le livre peut paraître obscur, c'est parce que je voulais que le lecteur se pose des questions, même si je n'ai pas de réponses à lui apporter. Je voulais que le lecteur puisse réfléchir, méditer, songer.

Ce n'est pas la meilleure recette pour avoir un best-seller aux Etats-Unis.

Mais pourquoi se soucier de ce que pensent les Américains ? Les Américains pensent que leurs mères ne se sont jamais fait baiser, les Américains croient qu'en regardant la télévision, ils voient la réalité, les Américains écoutent de la musique de merde, les Américains lisent de mauvais livres qu'une grosse négresse de Chicago leur recommande. J'emmerde l'Amérique ! En frappant le World Trade Center, ils se sont trompés de cible. C'était juste un pétard !

Pourtant, vos livres témoignent d'une fascination contagieuse pour des pans méconnus de la culture américaine.

Je ne condamne pas la culture américaine, je condamne les gens qui se sont détournés de leur propre culture. L'Amérique avait une âme, une âme magnifique, mais à la fin des années 50, les gens se sont aperçus qu'ils pouvaient tout transformer en produits et tout vendre. Et ils le font encore. C'est pour ça que je vais me tirer, aller vivre au Laos à deux pas d'une fumerie d'opium. Aujourd'hui, tous les gens bien sont forcés d'être des fugitifs. C'est pour ça que je cite Iggy Pop en exergue de *Blackface*. Lui, il a complètement échappé au système : "Allons nous shooter à l'héroïne, bouffer un steak, et baiser sans capote..." (*rires*). ||

"Les Américains pensent que le ne s'est jamais fait baiser ; cro qu'en regardant la télévision ils la réalité ; écoutent de la musique de merde... J'emmerde l'Amériq